

Un monde désenfanté

SYLVIE MARTIN, *Le désenfantement du monde. utérus artificiel et effacement du corps maternel*, Montréal, Liber, 2011, 222 pages

Joëlle Quérin

Volume 6, Number 3, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Quérin, J. (2012). Review of [Un monde désenfanté / SYLVIE MARTIN, *Le désenfantement du monde. utérus artificiel et effacement du corps maternel*, Montréal, Liber, 2011, 222 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 6(3), 10–12.

UN MONDE DÉSENFANTÉ

Joëlle Quérin

SYLVIE MARTIN

LE DÉSENFANTEMMENT DU MONDE. UTÉRUS ARTIFICIEL ET EFFACEMENT DU CORPS MATERNEL

Montréal, Liber, 2011, 222 pages

Dans un monde où l'on nous répète sans cesse que «tout change tout le temps», où la principale «compétence transversale» valorisée dans nos écoles et nos milieux de travail est la faculté d'adaptation à la nouveauté, où se faire dire que l'on est «dépassé» est devenu la pire des insultes, on pensait qu'il demeurerait malgré tout certaines constantes, certaines certitudes, quant aux fondements de notre condition humaine. Parmi ces certitudes, une réalité anthropologique de base: «tous les enfants naissent d'un corps humain féminin et en sont ainsi dépendants».

Or, selon plusieurs scientifiques qui travaillent à la conception d'un utérus entièrement artificiel, cette affirmation serait appelée à devenir désuète. En effet, la mise au point d'un incubateur permettant la gestation entière d'un embryon/foetus à l'extérieur du corps de la femme devrait être complétée au cours du présent siècle.

Comme le fait remarquer la sociologue Sylvie Martin, il est déjà possible de reproduire en laboratoire certaines étapes de la gestation: les techniques de procréation assistée permettent déjà la formation d'un embryon in vitro, alors que la néonatalogie permet aux prématurés de compléter leur développement dans un incubateur. Il ne manque plus que les étapes intermédiaires, et l'utérus artificiel deviendra réalité.

Les amateurs de science et de science-fiction qui espèrent trouver dans le livre de Sylvie Martin une description détaillée des recherches en cours sur l'utérus artificiel seront déçus. L'ouvrage ne porte pas tant sur l'utérus artificiel lui-même que sur le long processus de médicalisation et de technicisation de l'engendrement amorcé depuis le XVIII^e siècle, qui atteindrait son paroxysme avec l'utérus artificiel. C'est d'ailleurs ce qui rend cet ouvrage particulièrement troublant: il nous montre à quel point nous sommes déjà engagés dans une logique de contrôle technoscientifique de la reproduction humaine, qui nous conduit tout droit vers la déshumanisation.

De la naissance de l'obstétrique aux techniques les plus sophistiquées de monitoring foetal, Sylvie Martin montre comment les femmes ont progressivement perdu le contrôle sur leur corps au profit de l'expertise médicale. Chaque «avancée» scientifique

s'est traduite par de nouvelles injonctions faites aux mères, au nom du bien-être de leur enfant à venir:

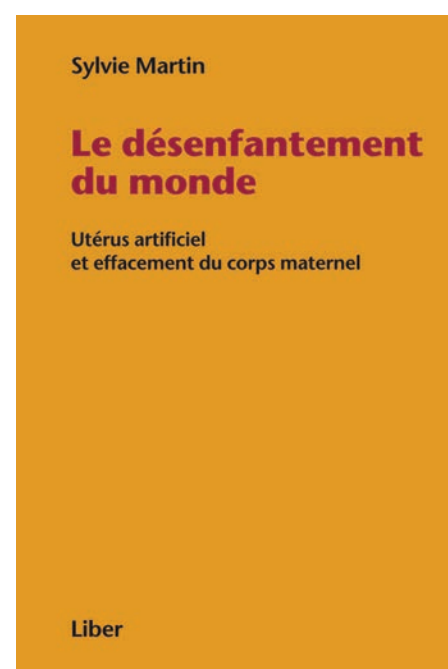
Des tests hormonaux et sanguins aux courbes statistiques de prise de poids, en passant par l'échographie trimestrielle et l'amniocentèse, en n'oubliant pas la lecture de livres «self-help», la prise de vitamines et d'acide folique, l'exercice physique (mais pas trop), l'élimination du tabac et de l'alcool, ainsi que les crèmes pour éviter les vergetures, le corps en état de grossesse, est constamment contrôlé, normé et géré, en constante médiation avec une troupe d'expertises biomédicales (p. 17).

Objet de méfiance, la femme enceinte et surtout son corps, dont on scrute les moindres défaillances, deviennent, finalement, «de trop», pour les experts, qui souhaiteraient s'en débarrasser au profit d'un appareil plus perfectionné et surtout, plus contrôlable.

Dans ce contexte, la femme enceinte devient suspecte aux yeux du corps médical, qui la soupçonne de ne pas respecter tous leurs commandements et l'enjoint constamment d'adopter un comportement plus responsable. En ce sens, le discours médical s'inscrit parfaitement dans l'air du temps, nos gouvernements étant davantage occupés à nous sensibiliser aux vertus de la consommation de légumes et du port de casques protecteurs qu'à servir les intérêts supérieurs de la nation.

Objet de méfiance, la femme enceinte et surtout son corps, dont on scrute les moindres défaillances, deviennent, finalement, «de trop», pour les experts, qui souhaiteraient s'en débarrasser au profit d'un appareil plus perfectionné et surtout, plus contrôlable. Il en résulte une dévalorisation du corps de la femme, que Sylvie Martin met bien en évidence, notamment avec cette citation ahurissante du magazine *Science et vie*: «Un utérus, c'est un peu comme une chambre d'hôtel qui ne serait pas bien insonorisée et où l'on entendrait des bruits de lavabos en fond sonore» (p. 165). Paradoxalement, ce discours misogyne s'arrime parfaitement aux revendications des féministes les plus radicales.

En effet, c'est au nom de la liberté procréative et de l'égalité reproductive entre les sexes que des féministes revendiquent le droit à l'utérus artificiel. L'une des plus ferventes partisans de cette technologie est d'ailleurs la féministe Shulamith Firestone qui, en plus d'avoir élégamment affirmé qu'accoucher, «c'est comme chier une citrouille» (p. 181), soutient que «la reproduction naturelle ne



sert ni les intérêts des femmes ni ceux des enfants qui en sont issus. La joie de la naissance – évoquée si fréquemment dans notre société – est un mythe patriarcal» (p. 195).

Cet argument ne convainc pas Sylvie Martin, dont la critique du discours libertaire est particulièrement convaincante. L'auteure montre bien comment un «droit à l'enfant» est en train de se construire insidieusement, particulièrement avec le financement public de la fécondation in vitro, qui n'est pas réservée aux couples infertiles, mais est également accessible aux célibataires, aux lesbiennes et aux pré-ménopausées.

Dans un passage particulièrement horrifiant sur les techniques de dépistage prénatal, Sylvie Martin démontre à quel point les «choix reproductifs» revendiqués par les libertariens sont à la fois illusoire et dangereux: illusoire, car le seul véritable «choix» qui s'offre à celles qui apprennent une mauvaise nouvelle consiste à poursuivre ou à interrompre la grossesse. Et gare à celles qui n'auront pas fait les bons «choix», car «le choix de refuser le test est condamné de toutes parts, signe d'une mère «indigne», ignorante et irresponsable à l'égard du bien-être de son enfant» (p. 150-151). Quant au choix de poursuivre la grossesse, malgré un diagnostic positif, il pourrait se retourner contre les parents, qui risquent d'être poursuivis par leur enfant pour «préjudice d'être né» (p. 151). La généralisation du «choix» du diagnostic prénatal et de l'avortement dit thérapeutique comporte également des risques de dérives eugénistes, sachant que «ce modèle de contrôle héréditaire routinisé vis[e] la suppression d'éléments indésirés et ainsi l'élimination de certains types d'individus» (p. 150). Cette question du lien entre l'eugénisme et les technologies de reproduction aurait d'ailleurs mérité d'être davantage développée. On a parfois l'impression que Sylvie Martin cherche à éviter ce terrain glissant, alors qu'il s'agit sans doute du plus grand danger soulevé par ces technologies.



Hélène Belleau

DÉCONSTRUIRE LE MYTHE DU MARIAGE AUTOMATIQUE ENTRE CONJOINTS DE FAIT

Jean-Claude Thibodeau
et France Lamontagne

COMPRENDRE L'HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE AU QUÉBEC

Sous la direction de Gaëtan
Tremblay et Paulo Freire Vieira

Collection Innovation sociale

DÉFINIR LE NOUVEAU RÔLE DE L'UNIVERSITÉ



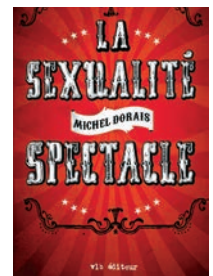
TOUS NOS LIVRES SONT DISPONIBLES
EN VERSION NUMÉRIQUE.

**Presses
de l'Université
du Québec**



suite de la page 10

On pourrait qualifier de féminisme conservateur le discours que Sylvie Martin propose, en réponse aux libertaires et aux inconditionnels du « progrès » technologique. Féministe, Sylvie Martin l'est certainement lorsqu'elle dénonce le contrôle exercé par le personnel médical sur les femmes, la dévalorisation de leur corps par le discours biomédical et l'effacement de ce corps derrière les machines. Ce féminisme s'arrime toutefois habilement à un discours conservateur, qui s'exprime surtout dans la conclusion de l'ouvrage, où Martin s'inquiète de « la montée fulgurante des droits et revendications individuelles de tout acabit qui stimulent le développement biotechnologique, mais qui tendent à éclipser toute considération pour les obligations et les conséquences sociales et éthiques » (p. 206) et où elle dénonce « le climat actuel de relativisme moral » (p. 206). Voilà une synthèse idéologique originale, qui nous apparaît particulièrement « féconde » pour l'étude des nouvelles technologies de reproduction. ❖



suite de la page 11

La sexualité spectacle appelle donc à l'inhumanité, selon Dorais, car elle écarte toute notion de ce qu'est réellement la sexualité de la condition humaine: s'accepter soi-même, accepter de vieillir, avoir une valeur plus absolue que son potentiel de séduction, percevoir la nudité comme intimité légitime, partager une relation intime avec autrui dans une recherche de complicité. Pour Dorais, la sexualité spectacle relève de l'éphémère: elle ne procure chez les consommateurs qu'une satisfaction passagère qu'il faut sans cesse renouveler. Elle isole les individus en les rendant plus narcissiques, centrés uniquement sur leur propre désir.

Selon l'auteur, la sexualité spectacle suscite l'intérêt par la provocation et la transgression. Dans cette perspective, la censure n'apparaît pas comme une solution réaliste à sa propagation. L'auteur mise plutôt sur une éducation où seraient développés chez les jeunes un sens critique « bien aiguisé » et une remise en question des images qu'ils voient. Dans la conclusion de son ouvrage, Dorais précise qu'au final, la sexualité spectacle ne possède aucune éthique et que c'est la collectivité qui doit y investir le sens critique et l'éthique qu'elle doit avoir. ❖

Vous pouvez vous abonner au Cahiers de lecture ou à la revue L'Action nationale en passant par la boutique

www.action-nationale.qc.ca

Vous pouvez également vous y procurer des numéros publiés auparavant.